

Le poulpe, ficelle pédagogique pour un soulèvement de la Terre

En préambule : est-ce que tout le monde a pris ses exemplaires de *Champs culturels* ?

Nous voici réunis, en ce jour du 13 décembre 2023, jour de la sainte Lucie, jour du 103^e anniversaire de la création de la société Haribo et du 47^e anniversaire de Rama Yade, mais on s'en fout, et 71^e anniversaire de Jean Rouaud, auteur de *L'avenir des simples*, lecture recommandable, et de *Tout paradis n'est pas perdu* – et ça, c'est plus intéressant. Ainsi, en ce jour du 13 décembre, nous avons donc phosphoré et azoté sur le sujet suivant : « Les arts : un levier pédagogique pour se relier au vivant ? »

Alors, c'est vrai, il est étrange d'utiliser un levier pour se relier. Un levier, ça sert plutôt à soulever, genre les Soulèvements de la Terre. Pour se relier, j'utiliserais plutôt une ficelle. Alors, le bon titre, c'est quoi ? « Les arts : une ficelle pédagogique pour se relier au vivant ? » Ou, mieux : « Les arts : un levier pédagogique pour soulever la Terre ? » Toujours est-il que cette thématique, quelle qu'elle soit, répond au code suivant, somme toute assez peu artistique : RenoirRH NIA1EA0058. Mon pantalon aussi, il est renoi. (*Il montre son pantalon, noir.*) Il est un peu endeuillé, comme Christophe Rulhes. Mais j'ai mis ma chemise serpents. (*Il montre sa chemise, dont les motifs sont des serpents multicolores.*) Je n'avais pas de chemise poulpe.

J'ai mis ma chemise serpents parce que je vais ensauvager ma parole pour cultiver mon oralité. Parce qu'il faut croire aux fauves. Je vais être fauve. Mais un fauve diplomate, la maman de Christophe Rulhes nous l'a rappelé : il faut être diplomate. Toutefois, je vais ensauvager ma parole. Sur les traces de Vinciane Desprets, je vais habiter en oiseau, penser comme un rat, et slamer comme un poulpe. Car je suis un poulpe.

Comme les Pokémon Octillery et Poulpaf, je suis un poulpe. Je suis poulpe vivant depuis que je suis poulpe vivant. Je suis un scientifique poulpe, puisque je viens des sciences molles.

Je suis un poète poulpe, bien que le poulpe n'ait pas de rime. Eh oui, le poulpe fait partie des vivants orphelins qui n'ont pas de rime, tout comme la larve, l'algue, le bulbe, la girofle, la jungle, la courge, le camphre, le chanvre, l'edelweiss, le monstre, le goinfre, la foulque, qui est un petit échassier au plumage noir, et même les œufs de lump. On l'oublie trop souvent : le pauvre poulpe ne rime pas. Il n'en est pas moins poète. La preuve : je suis un slameur poulpe, et des fois je crache des nuages d'encre.

Alors forcément, je me pose la même question que Samuel Gallet : est-ce que la poésie peut conjurer la dégradation du vivant ? Christophe Rulhes l'a souligné : un slam bien senti peut rencontrer un groupe de jeunes, comme vous. Et moi, je suis un slamo-gauchiste. Si je jouais au hand-ball comme Nathanaël Wallenhosrt, je serais l'ailier gauche de la tribune, furtif et tardif à la fois. Je suis à moi tout seul la horde du contretemps, qui s'exprime en dernier, quand l'amphi est à moitié vide, quand la nuit tombe presque – c'est déjà une *velhada*.

Je suis un slameur poulpe. Par exemple, hier soir au restaurant de l'hôtel, j'ai été tenté de choisir les encornets aux poivrons rouges, ou du sandre farci aux citrons confits et à l'encre de seiche, mais je me suis dit que ce serait du cannibalisme, de la poulpophagie, et du coup j'ai pris un hamburger.

Je suis un slameur poulpe, et j'énonce une pensée située. Elle est située dans cet amphi Rachel Carson – Rachel Carson qui fut autrice de *Cette mer qui nous entoure* et de *Là où finit la mer*. Pour vous camper le personnage de cette écologiste avant-gardiste, apprenez qu'Ezra Taft Benson, qui fut secrétaire à l'Agriculture des Etats-Unis avant d'être président de l'Église de

Jésus-Christ des saints des derniers jours, avait dit d'elle que, parce qu'elle était toujours célibataire et pourtant attirante, elle était « probablement une communiste ». Ça vous campe un personnage.

Alors, pourquoi ne pas avoir établi Octopia, l'aquarium du poulpe, dans l'amphi Rachel Carson ? Je dis ça, ce n'est pas pour critiquer. Dans notre imagier du vivant, il faut être diplomate. Il s'agit de ne plus opposer les lézards et les sciences. Ne plus opposer les fourmis et les hommes qui fourmillent. Ne plus opposer les requins de la finance et les classes rapaces : c'est kif kif bourricot, comme disait ma grand-mère. Ne plus opposer la Vinciane des prés et le poulpe autobiographe des océans.

Vous voyez, ce méta-slam c'est une sorte d'*Animal Factory*. *Animal Factory* c'est le titre d'un film réalisé par Steve Buscemi dont, ça tombe bien, en ce jour de la sainte Lucie, c'est aujourd'hui le 66^e anniversaire. Happy birthday Steve ! Ce qui est en jeu dans cette *animal factory*, c'est de nouveaux imaginaires du vivant, des imaginaires empuissantants. C'est vivre autrement en prenant ce monde-ci à bras-le-corps. Et pour ce faire, le poulpe est le mieux placé, parce que l'autopsie du gibier nous apprend que le poulpe a huit bras.

Il a non seulement huit bras, mais aussi trois cœurs dans son grand espace intime. Pour prendre le monde à bras le corps, à l'atelier Octopia, dans un espace-temps tentaculaire, j'ai même vu un poulpe à 60 tentacules et 15 cœurs. C'était un chœur de conjurés. Un chœur de 15 cœurs de conjurés. C'était la conjuration des indociles. Pour faire des bras d'honneur à Trump, là encore le poulpe est le mieux placé, et si un de ses bras est sectionné, il repoussera.

Pas plus que Christophe Rulhes, je ne suis prophète. Mon médium artistique vivant à moi, ce n'est pas les bactéries, les champignons, le blob, la spiruline et tous les micro-organismes compagnes avec lesquels collabore Diane Trouillet. Mon médium artistique vivant à moi, c'est vous. Je suis juste le grand témoin, méta-slameur et technicien du sacré, *recording in progress*. Auréolé par la beauté, j'avance. Mon méta-slam est chamanique, comme le cercle de paysages envoûtants rythmé par la guitare et le chant de Christophe Rulhes. Je suis juste grand témoin, un peu comme Greta Thunberg ou Severn Cullis-Suzuki, petits témoins teenagers.

Témoin, étymologiquement ça se dit « martyr », comme sainte Lucie, sainte patronne de cette journée scientifique du 13 décembre. Un témoin pris entre science et émotion, comme vous l'êtes tous, à moins d'être des robots ou des monstres froids, et le plus froid des monstres froids, dirait le Zarathoustra de Nietzsche, c'est l'Etat. C'est un monstre qui agresse froidement.

Alors, comment on écrit une lettre à son agresseur ? Comment on écrit aux communicants de la COP 28 et autres macronneries monumentales ? Moi, je leur dirais ce que, au début du IV^e siècle, le méchant consul Pascasius a dit à la pauvre sainte Lucie : « tu changeras de langage, lorsque tu seras torturée. » Parce que, comme le SDF invoqué par Samuel Gallet, je suis une catastrophe, et je me venge. Je me venge parce que je suis un témoin pris entre science et émotion, comme vous toutes, à moins d'être suisse, car les Suisses forment un public peu désordonné, peu échevelé, et qui se paie des droits à polluer. Or donc, ce méta-slam me venge.

Ou alors, il faudrait être miro. En conséquence de quoi, contre la myopie de l'Etat, contre l'aveuglement volontaire des gouvernants, contre la cécité des puissants, invoquons sainte Lucie, souvent invoquée pour guérir les maladies oculaires, Lucie, sainte patronne des opticiens et des ophtalmologues. En Italie, sainte Lucie donne des cadeaux aux enfants sages et du charbon aux méchants. Bon, c'est pas top, Lucie va falloir se décarboner : l'intention est plutôt louable, mais l'enfer en est pavé, de bonnes intentions, et il fait chaud en enfer.

Tiens, à propos, parlons plutôt météo. Angers connaît très peu de phénomènes extrêmes, peu d'orages, peu de chutes de neige, peu de tempêtes, peu de vents violents. C'est la fameuse douceur angevine popularisée par Joachim du Bellay, qui fut un poulpe du XVI^e siècle. Et cette douceur angevine, c'est pas mal, pour évoquer l'anthropocène avec Nathanaël Wallenhorst. En plus, Angers, c'est la ville de Roselyne Bachelot, qui fut ministre de l'Écologie et du Développement durable entre 2002 et 2004, et de Christophe Béchu, actuel ministre de la Transition écologique. Et en plus c'est la ville dont la devise, de 1987 à 1998, fut (attention, ça claque) : « Angers, la qualité » – je ne sais pas pourquoi ils l'ont abandonnée. Et Angers, c'est la « ville des fleurs », siège de la Végépolys Valley, premier pôle de compétitivité horticole européen, et c'est toujours mieux de parler de l'anthropocène avec des fleurs.

Dites-le avec des fleurs, si vous voulez nous conter fleurette, si vous êtes d'une discrétion de violette, si vous avez des pensées, même fanées, ou un bouquet de soucis, même peu garni – exprimez-les en langage fleuri. Dites-le avec des fleurs, si vous voulez nous mettre au parfum, si vous voulez éclore avant la fin, avant de bouffer les pissenlits par la racine, avant de perdre vos pétales, avant que ne vous étale un désherbant en doses létales, avant que ne tranche le sécateur de la censure et ses sectateurs. Dites-le – mais dites-le avec des fleurs.

Moi, j'ai choisi les orties pour y pousser pépé, mémé, et puis je vais vous faire don, pour leur charme et leurs écharde, de roses, de ronces et de chardons – pardon. Diplomatie, toujours. Pour toutes ces raisons fleuries, c'est de bon augure de parler de l'anthropocène à Angers. Même si c'est aussi la ville où l'on peut voir la tenture de l'Apocalypse.

Mais attention ! une apocalypse joyeuse, selon Christophe Rulhes. Mon méta-slam est, comme dirait Arto Paasilinna, un cantique de l'apocalypse joyeuse. Car dans la joie, on a planté des bœufs à la place des arbres en Amazonie, même si ça capte moins bien le CO₂. Et il va joyeusement faire 55° à Strasbourg. Et on va, dans la joie, bouffer les hortensias de Nathanaël, même si ce n'est pas trop dans la tradition gastronomique de la cuisine angevine, qui est décrite par un certain Curnonsky, « prince des gastronomes », comme « le paradis de la digestion paisible » : « elle est raisonnable, sincère, et, si l'on peut dire, bon enfant. C'est essentiellement une cuisine paisible et mijotée. »

Or, on va mijoter joyeusement. On va connaître la savanisation de l'Amazonie et les sécheresses hivernales. Sécheresses hivernales, c'est un oxymore. Occis, morts ou vifs. Les sédiments, a constaté Nathanaël Wallenhorst, gardent la mémoire de la face glauque de l'aventure humaine : domination, exploitation, annihilation, creusement des inégalités. À tel point que d'aucuns appellent l'anthropocène le poubellien, ou le molysmocène, étymologiquement l'âge des déchets. Et moi, je reste dans la poubelle. L'anthropocène, c'est un avis de déchets. Mais l'anthropocène, c'est aussi un faire-part de naissance, et il signale la venue de l'homme moderne.

Homme moderne, connecté, respecté, à la page, tu entres en scène, allegro, sans ambages. Tu entres en scène, homme moderne, allegro ma non troppo, et c'est l'anthropocène ! Tu ramènes la planète à ta mesure, défais le monde à ta démesure, tu n'as crainte que l'Histoire te juge car elle cessera avec toi, et après toi, homme moderne, après toi le déluge ! Tu entres en scène, homme moderne, et l'ambiance se réchauffe, la banquise fond de plaisir, les cioux se font radieux et les mers se retirent. Les espèces s'effacent devant toi et l'espace rétrécit, tu parles aux galaxies. Tu prends une comète par les cheveux, et dans l'espace, sous les bravos, tu fais un rodéo. Après tout, c'est chez toi. Tu tripatouilles les gènes, les chromosomes et l'atome, sans gêne, petit bonhomme moderne. Après tout, c'est à toi. Tu t'inocules à sec des tas de choses, car après tout, l'homme moderne, c'est toi, et c'est l'anthropocène.

L'anthropocène, ça commence donc avec l'homme moderne. Andreas Malm – qui par parenthèse se montre très critique envers la « philosophie du vivant », envers Bruno Latour, Philippe Descola, Baptiste Morizot ou Vinciane Despret – Andreas Malm, disais-je, parle même de capitalocène, et il n'y a pas plus moderne que le capitalisme, pas vrai ?

Mais ça finit comment, l'anthropocène ? Nathanaël Wallenhorst a sa réponse : vous voulez sauver la planète ? Faites des gosses ! dit-il. Faites des gosses, certes, mais faites-les à la manière du poulpe, c'est plus rigolo : lorsque les poulpes copulent, le mâle utilise un bras spécialisé, appelé hectocotyle, pour transférer les spermatophores. Vous devriez essayer. Ce n'est pas les poulpes d'Octopia qui vont me contredire.

Et ça finit quand, l'anthropocène ? Moi, j'essaie souvent de prévoir l'avenir. Une fois sur deux, je me trompe. Paul le poulpe a sans doute la sienne, de réponse : vivant en captivité entre 2008 et 2010 dans un aquarium d'Oberhausen, en Allemagne, Paul le poulpe a été dressé pour prédire les résultats des principaux matchs de la Mannschaft, l'équipe nationale de football allemande, et a fait sensation lors de la Coupe du Monde 2010, en désignant systématiquement le gagnant à l'occasion des sept matchs de l'équipe d'Allemagne, et même de la finale opposant les Pays-Bas et l'Espagne. Lui, il doit savoir, forcément.

Et c'est par où, la sortie ? Là encore, il faut demander au poulpe. En avril 2016, Inky, un poulpe résidant dans l'Aquarium national de Nouvelle-Zélande depuis 2014, est parvenu à s'échapper et à regagner le Pacifique en se faufilant par un petit interstice situé dans le haut de son bassin, en glissant jusqu'au plancher, et en trouvant l'entrée – minuscule – d'un drain menant à l'océan. Bref, peut-être, si ça se trouve, que nous verrons la fin du monde, mais tout paradis n'est pas perdu, comme dirait Jean Rouaud. Merci Inky, et happy birthday, Jeannot !

Je suis un slameur poulpe, et ceci était mon chant du cygne, un chant culturel, cela va sans dire, et je m'en vais sortir, à la fois de l'anthropocène et de l'aquarium Rachel Carson. Quand, à votre tour, vous sortirez, pensez à prendre vos exemplaires de *Champs culturels*. (Il sort.)

Jérôme Cabot